



Méditation du pasteur

Antoine Nousis

« En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

Extrait de Carême 2000 : Sept paroles de vie

Témoignage fictif de Jonathan le Zélote

C'est maintenant l'heure du grand rendez-vous avec Adonaï, le Seigneur du ciel et de la terre, l'heure où on solde les comptes de toute une vie. Jusqu'à ce matin j'étais sûr de moi, mais maintenant je ne sais plus très bien.

Pourtant si je meurs sur une croix, c'est uniquement pour le service de mon Dieu. Je suis un militant politique, un patriote. Je suis zélote.

Quand j'étais enfant, mon grand-père me racontait que dans sa jeunesse Israël était un État qui avait une certaine indépendance. Mais il me parlait aussi du jour funeste où les troupes romaines avaient envahi Jérusalem. Après six mois de siège, la ville était tombée et leur chef Pompée était entré à cheval dans le sanctuaire. Pour punir les Juifs qui lui avaient résisté, il avait fait tuer 12.000 hommes dans le Temple... dont son propre père. La haine des Romains, je l'ai en moi depuis le berceau. C'est elle qui m'a conduit jusqu'ici.

Pendant un moment, j'ai hésité à devenir pharisien, mais finalement je me suis dit que je ne pouvais pas me contenter d'attendre passivement que Dieu nous envoie un nouveau roi comme David, et qu'il fallait passer à l'action. Depuis Moïse, nous savons que nous devons être les agents de notre propre libération.

J'ai donc quitté le village et j'ai rejoint la clandestinité. Nous sommes organisés en bandes et nous avons trouvé refuge dans les montagnes, car les Romains ne s'y aventurent jamais. Nous y vivons et parfois nous organisons des actions de commando. Nous nous attaquons aux convois de ravitaillement qui vont de Jéricho à Jérusalem, dans le but d'asphyxier la ville sainte.

La semaine dernière, nous sommes tombés dans un piège. Nous avons repéré une caravane qui comptait un groupe d'esclaves enchaînés. Nous les avons attaqués, mais ceux que nous prenions pour des prisonniers étaient des soldats déguisés. J'ai été pris avec Baruch, un autre patriote.

Je connais le sort réservé aux zélotes et je ne me faisais aucune illusion... J'avais déjà assisté à des crucifixions. Mais quand c'est dans vos propres mains, et dans vos pieds, que les clous sont plantés, il n'y a pas de mots assez violents pour dire ce qu'on ressent.

Le troisième crucifié est quelqu'un que je ne connais pas. Sur sa croix on a écrit : " Jésus, le roi des Juifs ". Je ne sais pas de qui il était le roi, mais vu la façon dont il a été fouetté, ce doit être quelqu'un d'important. Peut-être est-il le chef d'une autre bande ? Si je ne l'ai jamais vu, c'est que nos groupes de patriotes sont cloisonnés pour des raisons de sécurité. En tout cas il ne manque pas de courage car il ne dit pas un mot... En fait, il m'impressionne par sa dignité.

Quand il a ouvert la bouche, c'est pour dire une étrange prière. En regardant les soldats romains il a dit : *Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.*

Que veut-il dire ? Je sais bien que notre Dieu, Adonaï, est miséricordieux... mais pas pour les Romains, les ennemis de son peuple ! Je sais bien qu'il est le Père de tous les hommes, mais pas de nos ennemis, tout de même... C'est le Dieu d'Israël ! Et puis, si Adonaï pardonne... à quoi sert notre combat ?

S'il ne montrait pas tant de courage, je le prendrais pour un fou. Qui est-il donc pour demander à Dieu de pardonner ceux qui lui font du mal ?

C'est alors que Baruch a commencé à l'interpeller : *Si tu es le roi des Juifs, pourquoi parles-tu ainsi ? Plutôt que de demander à Dieu de pardonner à ces salauds de Romains, tu ferais mieux de lui dire de tous les envoyer au diable. J'ai arrêté Baruch : Tais-toi. Tu ne crains donc pas Dieu pour t'exprimer ainsi. On ne connaît pas le roi des Juifs... mais tout roi qu'il est, aujourd'hui, c'est notre frère en croix.*

Baruch s'est tu et j'ai commencé à regarder celui qu'on appelle Jésus... j'ai vu une lumière dans ses yeux. Et dans cette lumière, il y avait une paix... qui ne pouvait venir que d'Adonaï. Je me suis soudain senti tout petit à côté de lui. Du plus profond de ma misère a germé un sentiment que je ne connaissais pas, mais comment l'exprimer ? Je lui ai simplement dit : *Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne.* Il m'a regardé, a hoché la tête, et après un moment de silence il a dit : **En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.**

Je ne sais pas très bien qui il est, mais ses paroles m'ont transpercé. Quand je l'écoute et que je regarde sa dignité, je me demande si notre haine des Romains.. n'est pas une impasse.

Car après tout s'il m'accueille moi.. pourquoi pas eux ?

Le courage de la conversion

Jonathan, le brigand qui partage la croix de Jésus, est un assassin, même s'il tuait pour libérer son pays. Mais Jonathan s'est repenti, et à cause d'une seule phrase : *Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne*, Jésus lui promet le paradis.

Cet épisode rappelle la formule du Talmud, l'enseignement oral des maîtres du judaïsme, qui dit que *Là où se tient le repentir, un juste parfait ne saurait se tenir*¹². Il précise que celui qui s'est repenti est plus près de Dieu que le plus parfait des justes qui n'auraient jamais péché. La proximité de Dieu ne dépend pas de notre perfection morale, mais de la qualité de notre repentance.

Dans le Premier Testament, l'homme de la repentance est David... à cause de son adultère avec Bethsabée. La Bible raconte en détail cet épisode. Un soir, alors que ses hommes sont à la guerre, le roi se promène sur la terrasse de son palais et aperçoit une femme très belle qui se baigne, nue, sur le toit de sa maison. Il la fait venir et couche avec elle. Elle est mariée, mais comme il est le roi, David se débrouille pour faire tuer son mari à la guerre. Un peu après cet épisode, un prophète est allé voir le roi pour lui raconter l'histoire d'un riche qui avait de grands troupeaux, et qui a volé l'unique brebis d'un pauvre pour accueillir un de ses amis. David, en colère, s'est écrié : *Qui est l'homme qui a fait cela ?* Le prophète Nathan a répondu : *Cet homme, c'est toi*. Aussitôt David reconnaît sa faute : *J'ai péché contre le Seigneur*. Et Dieu a pardonné à David¹³.

En commentant cet épisode, le Talmud affirme : *celui qui dit que le roi David a commis l'adultère avec Bethsabée est dans l'erreur*. En effet, David s'est repenti, et il a été pardonné. Si Dieu a pardonné, nous ne devons plus parler de son adultère, car, en le faisant, nous nions la repentance de David et le pardon de Dieu. Le pardon est comme une réversibilité du temps, il revient en arrière pour effacer ce qui a eu lieu. Le Talmud ajoute même que la repentance transforme le péché en bonne action. C'est comme si on disait que l'adultère de David et le meurtre du mari de son amante ont été des actions positives. Cela est parfaitement choquant, mais c'est la grâce qui est choquante. Si la grâce ne me choque pas, ce n'est plus la grâce. Ou alors c'est moi qui me suis habitué et qui ai besoin d'un sérieux réveil !

Pour illustrer cette transformation de la grâce, on raconte l'histoire d'un maître spirituel qui croise un jour un homme puissant, avare et méchant. Il se plante devant lui et dit : *Tu me fais envie. Quand le repentir te fera revenir vers Dieu, de chacune de tes taches sortira un rayon de lumière. Je suis jaloux de toi et de ce que sera ton prodigieux éclat*¹⁴.

Une seule phrase, quelques instants avant de mourir, a fait du brigand Jonathan le premier arrivé dans le paradis du Christ.

L'adultère avec Bethsabée, et le meurtre du mari de son amante, ont fait de David le personnage le plus important du Premier Testament.

Ces deux propositions rappellent cette citation de Martin Luther qui écrivait à son ami Philippe Mélanchthon : *Sois un pécheur, et pêche vigoureusement ; mais, avec plus encore de vigueur, crois et sois heureux dans le Christ qui vaincra le péché, la mort et le monde... Pour cela il ne nous sera pas tenu compte de nos péchés, même si nous devons tuer et forniquer des milliers et des milliers de fois chaque jour*¹⁵ .

Pour comprendre cette citation, il faut se souvenir de la vie et du parcours de Martin Luther. Jeune homme, il était obsédé par son salut. Pour lui la grande question était : *Comment Dieu me sera-t-il favorable ?* Dans sa quête de Dieu, Luther est entré au couvent et a déployé son zèle pour vivre la règle de son ordre dans toute sa rigueur. Plus tard il écrira à propos des prescriptions religieuses : *Avec tout le soin dont j'étais capable, je me suis efforcé de les observer par le jeûne, les veilles, les oraisons et autres exercices, en macérant mon corps plus que tous ceux qui aujourd'hui me haïssent si violemment et me persécutent, parce que je leur enlève la gloire de se justifier*¹⁶ .

Parallèlement à ses exercices de piété, Luther étudiait la Bible avec le plus grand soin, il était docteur en Écriture Sainte. Dans son étude il butait sur un passage de l'épître aux Romains qui dit que la justice de Dieu est révélée dans l'Évangile¹⁷ . Pour lui ce verset contenait une contradiction entre le mot évangile qui veut dire bonne nouvelle, et la justice de Dieu qui n'est pas une bonne nouvelle du tout. Comment le Dieu qui juge peut-il être une bonne nouvelle pour l'humanité ? La réponse à cette question a donné naissance aux églises protestantes. En travaillant la suite de ce passage de l'épître, Luther a compris que la justice de Dieu ne voulait pas dire que Dieu jugeait les humains, mais qu'il voyait les hommes et les femmes comme des justes, à cause de Jésus Christ.

Dans l'évangile, Dieu ne considère plus l'humanité à partir de son trône de jugement, mais de la seule grâce qui libère l'humain de toute autojustification. Cette découverte a été pour Luther une telle libération qu'il n'a plus supporté toutes les règles religieuses que l'Église mettait entre Dieu et l'humain. C'est ce qui lui fera dire : *Pèche vigoureusement*. On a du mal à penser qu'un responsable spirituel puisse dire : *pèche vigoureusement*, mais Luther le proclame comme un antidote à toute quête de l'humain de vouloir accomplir sa propre justice par ses bonnes actions. Et puisque Luther vit devant Dieu, il ajoute : *mais crois avec encore plus de vigueur*. C'est comme s'il disait : *pour éviter de tomber dans le désespoir ou la nonchalance, accroche-toi à cette grande nouvelle de la grâce d'un Dieu qui fait miséricorde*.

Pour résumer la révolution de cette conception, et la liberté qu'elle autorise, un théologien luthérien, Dietrich Bonhoeffer a écrit : *Voici que la grâce de l'Évangile, si difficile à comprendre aux gens pieux, nous met en face de la vérité et nous dit : tu es un pécheur, un très grand pécheur, incurablement, mais tu peux aller, tel que tu es, à Dieu qui t'aime. Il te veut tel que tu es, sans que tu fasses rien, sans que tu donnes rien, il te veut toi-même, toi seul... Dieu est venu jusqu'à*

toi, pécheur, pour te sauver. Réjouis-toi ! En te disant la vérité, ce message te libère. Devant Dieu, tu ne peux pas te cacher. Le masque que tu portes devant les hommes ne sert à rien devant lui. Dieu veut te voir tel que tu es pour te faire grâce. Tu n'as plus besoin de te mentir à toi-même et de mentir aux autres en te faisant passer pour sans péché ; non, ici il t'est permis d'être un pécheur, remercie Dieu¹⁸ .

Si Bonhoeffer dit que cette grande nouvelle de la grâce de Dieu est difficile à comprendre pour les gens pieux, c'est parce qu'il est très difficile d'être pieux et de ne pas croire que c'est par sa piété qu'on rejoint Dieu. Il est très difficile d'être pieux et de ne pas penser secrètement, au fond de son cœur, que si tout le monde était pieux comme nous, la société se porterait mieux. Il est très difficile d'être pieux et de ne pas trouver que, quand le Talmud dit que David est grand à cause de son adultère, il exagère un petit peu. Il est difficile d'être pieux sans être pharisien. Les pharisiens au temps de Jésus étaient des hommes remarquables, religieux, érudits, spirituels. Et pourtant, si des pharisiens ont suivi Jésus, d'autres n'ont pas cessé de s'opposer à son ministère. N'oublions pas que c'est en tant que pharisien que Saul de Tarse, le futur apôtre Paul, a persécuté les premiers chrétiens.

Une illustration du Talmud nous aidera à comprendre l'opposition entre la grâce et une certaine compréhension de la piété. Elle raconte que le fœtus, dans le ventre de sa mère, connaît toute la Torah. Le commentaire est assez drôle car il explique qu'au moment de la naissance, un ange arrive et lui donne un petit coup sur la lèvre, et le nourrisson oublie tout ce qu'il savait¹⁹ . Il pousse alors un cri de terreur, car il se découvre orphelin : il a perdu la Torah !

Lorsque plus tard l'adolescent, l'adulte qu'il est devenu, se convertit, fait repentance, revient vers Dieu... il ne découvre pas une nouveauté, il ne fait que retrouver une vérité profonde qui était en lui avant sa naissance.

Cette histoire est éloquente car elle nous rappelle que ce n'est pas par la perfection de notre piété que nous retrouvons Dieu. Dieu n'est pas au sommet d'une montagne qu'il nous faudrait escalader. Il est au commencement de notre histoire, il est dans la prière de l'homme désespéré qui ne sait dire autre chose que : *Seigneur, souviens-toi de moi !*

La grâce n'est pas contre la piété, elle la transforme.

Ma prière n'est plus de l'ordre de l'effort que je fais pour élever ma personne jusqu'à Dieu, elle est l'ouverture à une parole qui me rejoint dans ma faiblesse.

On demandait à un sage pourquoi Dieu ne parlait plus aux hommes comme au temps des prophètes, il a répondu : parce que les humains ne se baissent pas assez pour l'écouter. Une statue n'est pas faite de ce qu'on ajoute au bloc de pierre, mais de ce qu'on lui enlève.

Dans le roman de Dostoïevski " Les frères Karamazov ", Ivan, un des frères, fait la confession de foi suivante : *Je crois comme un enfant que la souffrance sera*

guérie et restituée, que l'humiliante absurdité des contradictions humaines disparaîtra comme une image pitoyable, comme une fabrication méprisante de l'esprit euclidien impuissant et infiniment petit de l'homme ; je crois qu'à la fin du monde, au moment de l'harmonie éternelle, quelque chose de tellement précieux se produira qu'il sera suffisant pour tous les cœurs, pour le réconfort de tous les ressentiments, pour l'expiation de tous les crimes de l'humanité, pour tout le sang versé par les hommes ; je crois que cela rendra possible non seulement de pardonner mais de justifier tout ce qui est arrivé. Cette confession de foi est superbe, et pourtant, dans le livre de Dostoïevski, Ivan Karamazov reste athée. Parce qu'il a beau croire, il ne peut accepter. Pour lui, la foi reste l'objet d'un débat philosophique, d'une spéculation métaphysique.

Une définition de la grâce dit qu'elle consiste à être accepté par Dieu, alors que la foi c'est accepter d'être accepté bien que se sachant inacceptable. La foi revient à accepter que Dieu nous accueille tels que nous sommes, qu'il nous accepte sans illusion, tout en sachant au fond de nous, que nous demeurons inacceptables. En d'autres termes, il ne suffit pas de croire en la grâce, encore faut-il l'accueillir pour en vivre.

Reprenons les choses au commencement ! Chacun d'entre nous, chaque homme, chaque femme, a connu dans sa vie des moments de grâce. La grâce c'est la beauté, la générosité, la gratuité, c'est ce qu'il y a de vraiment beau et bon dans notre monde. Ce peut être un paysage, une émotion, une larme, un papillon, une guérison, une naissance, un pardon...

Et quand la Bible nous dit que Dieu est grâce, elle nous apprend que nous pouvons mettre le mot *Dieu* derrière ces moments privilégiés.

Le problème de la foi n'est pas de croire en la grâce, tous les humains vivent de temps à autre des moments de grâce. Le problème est de savoir ce que nous faisons de ces moments de grâce ? L'Évangile nous invite à mettre un nom derrière la grâce : Jésus le Christ. Il nous invite surtout à nous saisir de cette grâce, à la mettre au commencement de notre histoire, et à la faire retentir dans notre propre existence.

Il est vrai que notre histoire est aussi habitée par la lourdeur, la mesquinerie, l'ennui, par des moments qui ne sont pas du tout des moments de grâce. Mais l'histoire de David nous rappelle que la repentance, c'est-à-dire le retour vers Dieu, transforme nos lourdeurs en légèreté. Et c'est peut-être justement à partir du moment où la grâce nous fait défaut que la foi nous invite à en vivre.

J'ai lu le témoignage d'un homme qui raconte sa conversion. Un jour, il est entré dans une cathédrale et il a été transpercé par une présence, la certitude qu'il se passait quelque chose. Il était incapable de mettre un nom sur cette expérience, mais elle correspondait à une vérité incontestable. Le lendemain il est retourné dans la cathédrale et il ne s'est rien passé. Il a subi l'épreuve du vide. Il écrit dans

son témoignage : à ce moment-là j'ai pensé : je veux être baptisé. Cet homme s'appelle Jean-Marie Lustiger, il est aujourd'hui archevêque de Paris²⁰ .

Ce qui est remarquable dans cet exemple, c'est que c'est à partir du moment où la grâce n'était plus là, ressentie et vécue, qu'il a éprouvé le besoin de se mettre en marche pour vivre de ce qu'il a reçu...

Des moments de grâce, de lumière, de beauté, nous en avons tous vécu. Qu'en avons-nous fait ? Nous pouvons les ranger dans le tiroir de nos souvenirs heureux, mais nous pouvons aussi écouter ce qu'ils disent, pour vivre ce qu'ils signifient.

Notes

12

Talmud de Babylone, traité de Berakoth, 34b.

13

2 Samuel 11-12.

14

Martin Buber, *Les récits hassidiques*, Editions du Rocher, Monaco 1978, p.308.

15

Lettre de Martin Luther à Philippe Mélanchthon du 1er août 1521.

16

Commentaire de l'épître aux Galates.

17

Épître aux Romains 1.17.

18

Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire*, Cerf et Labor et Fides 1988, p.113-114.

19

Talmud de Babylone, Traité Nidda, 30b.

20

Jean-Marie Lustiger, *Le choix de Dieu*, éditions de Fallois 1987.